

Chronique littéraire

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **68 (1964)**

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

Et pourquoi pas la philosophie ?

Il y a deux ans, nous donnions la première place à la critique et à l'essai, au risque de heurter de front la vieille coutume qui salue d'abord la poésie et le roman comme plus riches d'authenticité et de valeur créatrice. Il nous semblait alors, devant la « technicité » du nouveau roman et d'une certaine mode prosodique, que tel essayiste pouvait cultiver mieux la chère et bien-aimée authenticité. L'année dernière, l'histoire avait son tour et attestait la fécondité de ses adeptes et de ses fervents.

Et pourquoi pas la philosophie ?

N'est-elle pas au début, au centre et à la fin de toute science, de toute pensée, de tout sentiment ? Platon ne porte-t-il pas le nom de divin aussi bien qu'Homère ? Certes, la philosophie a eu souvent mauvaise presse et les philosophes n'ont pas été les derniers à la ridiculiser. Même Descartes, le grand Descartes, lui concède une valeur d'apparat et le don du bavardage éblouissant plus que la profondeur, mais il lui consacre sa vie et ses activités. D'autres, tel Kant, ont pratiqué, à la manière de certains mathématiciens trop techniques, le style lourd et pesant, voisin du charabia, ce qui amena un autre philosophe, poète celui-là, Frédéric Nietzsche, à parler du « Chinois de Königsberg ». Ainsi de suite. Mais la philosophie est en route, toujours en route, comme dit Jaspers, et elle rythme sa création selon le rythme de l'univers. Moquée ou exaltée, elle demeure omniprésente et marque, entre parenthèses, notre temps, science et littérature, de son sceau indélébile. Songeons à Sartre ou à Camus !

Il est donc agréable au chroniqueur de consacrer le début de cette rubrique à Ferdinand Gonseth, le philosophe jurassien par excellence. Si celui-ci fut d'abord et reste mathématicien, professeur de l'École polytechnique au courant des subtilités les plus

neuves et les plus rares de la science actuelle, il n'en cultive pas moins, et depuis des années, la grande philosophie.

J'entends pas là qu'il ne se contente pas de boire à la source des idées, mais qu'il travaille à journée pleine dans la vigne des philosophes. Ce temps, proclame André Chamson, est d'ordre philosophique : il a succédé à l'autre, d'ordre historique. Il est aussi celui de la science triomphante. Magnifique carrefour où se rencontrent et se heurtent peut-être ces deux divinités à la mode : la philosophie et la science. Par un hasard heureux, mais voulu, Ferdinand Gonseth s'est arrêté à ce carrefour et il s'y trouve à son aise, quel que soit le côté choisi. Chez lui, la science et la philosophie se donnent la main et marchent de pair. Un mauvais plaisant susurrera que l'une tient la dragée haute à l'autre. Ne le croyez pas, même si Ferdinand Gonseth adore appliquer à sa philosophie le fameux principe de la porte ouverte, si cher à la science ultra-moderne !

Il a voulu apprendre à ses étudiants de l'Ecole polytechnique de Zurich que les sciences poussées dans leurs derniers retranchements débouchaient naturellement dans la philosophie et que ce serait folie et misère de l'oublier. Gonseth repousse le goût des œillères. Il sait que la pensée triomphe et doit triompher partout. Petit à petit, à coups de conférences, de discussions publiques, de cours, il a créé, chez ses scientifiques, un vaste mouvement philosophique et il est devenu chef de file, chef d'école. Sa renommée a franchi les frontières. A Bruxelles, Ferdinand Gonseth a fondé une association internationale de philosophie tournée vers la recherche plus que vers la vieille tradition. Sa revue «Dialectica», éditée au Griffon, s'intitule «Revue de la philosophie de la recherche». Elle traite tous les problèmes philosophiques et scientifiques et tel numéro a vu réunis trois ou quatre Prix Nobel. La réputation du philosophe Gonseth se porte bien.

Au soir de sa vie, après tant et tant de publications intéressantes, voici que le maître réunit la quintessence de sa pensée dans un livre qui fait figure de « Somme », **Le Problème du temps**, (Editions du Griffon, Neuchâtel). Ce volume m'apparaît comme le testament du philosophe, la synthèse d'une philosophie, méthodologie et dialectique comprises. La manière en est hardie, neuve et très originale. D'une lecture difficile d'abord, le texte finit par opérer son charme. Le lecteur s'y laisse prendre.

Le problème du temps a été et reste l'un des points les plus importants de la science et de la philosophie. Y a-t-il un temps objectif ? Tout se réduit-il à un temps subjectif, intuitif ? Tout ne serait-il qu'un simple jeu de mots ? Conscient de la difficulté de ce problème, Bergson avait, en philosophe plus qu'en scientifique, insisté sur la durée, c'est-à-dire sur le temps vécu par nous-même et qui aurait sa valeur propre, essentielle. La mesure de ce temps-

là se heurtait à des difficultés insurmontables, parce que, selon lui, nous avons des moyens de traduction pour l'espace et non pour le temps. La technique de la mensuration du temps relevait alors, ou presque, de l'artifice et de la convention : marche des astres, etc.

Poète et romancier, Proust négligeait ces moyens mécaniques et ne retenait que l'essentiel de Bergson, la durée. Il partait, dès lors, à la recherche du temps perdu, bien décidé à recréer cette durée vécue à l'aide de la mémoire et de sa magie. Il arrivait ainsi à faire sentir le passé, à donner plus d'épaisseur à cette nouvelle réalité qu'à l'ancienne, c'est-à-dire à celle vécue dans le passé. Ses jeunes filles en fleur, à peine entrevues par l'adolescent, devenaient extrêmement existantes et duraient, duraient...

Poésie que tout cela au regard des dernières conquêtes de la science et de nos possibilités illimitées de mesures ! Ferdinand Gonseth va appliquer, à l'étude du temps, sa fameuse théorie de la porte ouverte, pour laquelle il lutte depuis des années, en science et en philosophie, et aussi en esthétique. Selon lui, rien n'est jamais acquis une fois pour toutes et les plus belles réalisations, pratiques ou abstraites, peuvent et doivent être remises en question, au hasard des découvertes et des progrès. Bergson avait peut-être raison à son époque ; il est dépassé aujourd'hui. Gonseth ne s'incline pas facilement devant l'autorité de la chose jugée. Tel Descartes, il veut aller y voir lui-même et tirer ses propres conclusions. Il reproche d'ailleurs à ce Descartes, comme à saint Thomas d'Aquin, d'avoir simplifié à l'excès le domaine de la raison, de la pensée, et de l'avoir, pour ainsi dire, figé dans des formules définitives. Il a raison contre les formules toutes faites ; il a sans doute tort de simplifier à l'excès, lui aussi, la philosophie de ces maîtres.

Le problème du temps ! M. Gonseth le considère comme l'un des aspects caractéristiques de la recherche. Il va donc le sortir momentanément du contexte global, «vital», de cette recherche et l'étudier avec la méthode de l'analyse détaillée, minutieuse, quasi de fourmi, qui le caractérise. Rien n'échappera à l'œil intellectuel de ce maître qui, lorsqu'il s'arrête à un fait, n'a point coutume d'en laisser échapper une parcelle, en dépit des restrictions et des réticences dont il aime à farcir son texte. Gonseth va de l'avant, implacable.

Décidé à épuiser le cas **temps**, le savant philosophe se fait d'abord linguiste et grammairien. Il pèse et soupèse les multiples acceptions du mot temps et ne dédaigne pas de recourir à Littré. Texte en main, bien choisi, il fait un cours magistral de linguistique et découvre les différences entre le sens subjectif et objectif, entre l'adverbe et le verbe, entre le discours holonome et

hétéronome. Il parle d'axiomatisation structurante et schématisante, de spécificité du continu temporel et du continu géométrique. En cas de besoin, la formule algébrique accourt à la rescousse, tant ce magicien du mot et du chiffre possède une maîtrise proprement fantastique. M. Gonseth apporte à sa réflexion grammaticale la ferveur d'un mystique devant son dieu.

Puis le mathématicien, fils d'horloger, se retrouve pour les autres parties de son exposé. La mesure du temps, indispensable déjà à l'individu, s'avère condition *sine qua non* de la vie en société. Depuis la plus haute antiquité, l'homme a procédé à cette mesure. Technicien digne du polytechnicien, M. Gonseth étudie, dans une rétrospective splendide, presque exhaustive, le temps mesuré des sabliers et des clepsydres, le mouvement apparent de la voûte céleste, les horloges à pendule et à balancier. Il passe ou revient, car le mouvement de va-et-vient est toujours nécessaire, au temps intuitif, avant d'analyser le temps synthétique, temps des éphémérides, temps des horloges à quartz, temps des horloges atomiques. Admirable complexité de problèmes complexes ! Nous saluons la science extraordinaire de Ferdinand Gonseth. Après une démonstration de cette envergure, qui oserait encore refuser la conception du philosophe concernant l'idée directrice et organisatrice de la recherche ? Science ouverte, philosophie ouverte, esthétique ouverte, ces mots chantent, dans la bouche du maître, comme un air d'opéra. Ils chantent bien.

Etant parti d'une réalité multiple et riche, M. Gonseth l'analyse sans la diminuer jamais. Peut-être met-il, selon nous, trop l'accent sur l'analyse en elle-même ? Fils du Sud (puisque nous sommes dans le Jura et que nous ne nions pas les différences pour mieux affirmer les ressemblances), M. Gonseth adore le détail et semble l'étudier avec une complaisance manifeste. Ceux du Nord ont tendance à préférer la synthèse de propos délibéré, comme s'ils redoutaient de perdre une partie de cette réalité aimée. A y regarder de plus près (et M. Gonseth nous pardonnera cette innocente taquinerie), tous partent du même point et reviennent au même point, par des chemins différents. Nous parlons alors de la réalité jurassienne, cette réalité dont M. Ferdinand Gonseth excelle à montrer la fécondité magnifique.

* * *

M. Georges Duplain ne se veut que journaliste, lui. Oublie-t-il, dans son humilité, que le vrai journaliste — et il en est un, — pratique la philosophie, la science et même la poésie au hasard du temps, comme eût dit Henri Pourrat ? Il a toute l'existence pour matière de travail et l'existence, nous le savons, ignore les divisions trop strictes et les cloisons étanches. Tel gueux, engoncé dans la matière, vous a tout à coup un geste de poète et tel disciple des Muses s'abandonne parfois aux séductions de Satan.

L'un et l'autre composent l'humanité et le journaliste se voit forcé, pour comprendre, éclairer et juger, de se faire gueux et poète en esprit. Sa réussite est à ce prix.

M. Georges Duplain, fils de notre terre jurassienne, égaré, ô mes amis ! en terre neuchâteloise, puis vaudoise, puis bernoise, ne renie rien de son passé. Sa multiple expérience suisse, toutefois, lui permet de sentir l'âme de cette Suisse, de s'enflammer d'amour pour elle. De là à décrire sa foi, il n'y a pas loin. Et voilà pourquoi M. Georges Duplain vient de dresser, en l'honneur de sa grande patrie, un vaste monument d'histoire : **La Suisse en 365 anniversaires**, (Editions du Panorama, Bienne). De peur de ne pas faire assez, il a même songé aux années bissextiles, de sorte qu'il faut lire : en 366 anniversaires. Un chiffre de plus ou de moins importe assez peu d'ailleurs, car notre histoire suisse permet un choix quasi illimité, tant nos aïeux se sont voulus remuants et actifs. Républicains aux multiples cantons, pour ne pas dire républiques, ils ont été amenés à donner une importance nationale à des querelles de clocher. Vous voyez d'ici l'abondance de la manne pour un chroniqueur, car Georges Duplain est aussi un chroniqueur. S'il puise sa matière aux sources les plus austères et les plus solennelles, serments publics, textes latins, etc., il ne dédaigne pas le «Véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey», et il a raison. La sagesse de nos pères s'y est souvent donné libre cours, et la sagesse tient autant à un orage de la nature, parfois, qu'à un traité entre soldats. Inutile de citer des exemples !

Historien, Georges Duplain n'oublie pas le sens critique. Il se garde bien de démolir les légendes, puisqu'il sait que ces légendes émanent d'un symbolisme actif et qu'elles traduisent des vérités à leur manière. La naïveté menace alors. Prudent et subtil, l'historien prête aux images d'Epinal dont il se sert et qu'il admire, une valeur relative et il le dit sans en avoir l'air, avec cette bonhomie intellectuelle qui ramène chaque chose à sa place sans la diminuer. Lisez, à titre d'exemple, son premier anniversaire, dédié au 1er août 1291 ! Foin des ronronnements patriotiques si bien adaptés aux discours de cantine ! Vu par Duplain, le fameux pacte reprend sa signification réelle, relative : «L'histoire des Suisses commence pour chacun de façon différente ; elle se poursuivra selon des modes divers. En ce début d'août une gerbe se noue, dont les épis ne sont pas tous encore rassemblés.»

Comme nous voilà loin des clairons sonores et comme l'histoire qui va de ce pas-là paraît sympathique ! En art, en littérature, même méthode. Georges Duplain met en vedette une découverte, un auteur, un savant, et il arrive ainsi à éveiller le goût des Suisses pour ces matières ou ces créateurs, en leur donnant confiance en leur propre génie. Parce qu'il choisit, Duplain trahit fatalement

un goût personnel. Il le reconnaît et il le proclame : il ne veut qu'essayer d'insuffler à ses compatriotes le désir d'aller y voir eux-mêmes de plus près et d'en rapporter un amour plus grand de leur patrie. Nous ne suivrons donc pas cet ami qui reproche à Georges Duplain de parler longuement, à propos du Congrès de Vienne, de deux villages vaudois et fribourgeois et d'oublier l'Evêché de Bâle. **La Suisse en 365 anniversaires** ne porte pas de jugement et l'auteur sait que cette Suisse se crée chaque jour à coups d'efforts et qu'elle se libère concie-couça de l'artificiel de ses origines. Il souligne ce qui exalte plus que ce qui divise. C'est là son droit et les Jurassiens ne perdent pas celui de s'affirmer de leur côté selon leur nature.

* * *

Poésie, poésie ! Allions-nous la négliger dans ce Jura si ouvert, et de tout temps, à la sainte poésie ? Chaque année, ou presque, voit l'un ou l'autre jeune ou moins jeune sacrifier sur l'autel d'Apolon, sinon avec le même bonheur, du moins avec un enthousiasme égal. Et c'est peut-être là l'essentiel après tout : demeurer fidèle à la vocation poétique de notre Jura. Nos montagnes inspirent sans nous sortir de l'humain, de la mesure de l'homme. Le cœur et l'esprit s'y trouvent à leur juste place.

Une nouvelle d'agence nous apprend, à l'instant, que Mlle Alice Heinzelmann, dont nous aurons sans doute à reparler bientôt, vient d'obtenir le « Grand prix de poésie Louis Jullian », à Arles. Nous l'en félicitons de tout cœur. Elle excelle à tirer, de ses promenades jurassiennes, des réflexions où la poésie rejoint la philosophie. On s'enrichit l'âme et le cœur en la lisant.

Poésie, poésie ! C'est aussi de sa terre natale, du plateau de Diesse, que Hughes Richard tire la sienne. Il ne se veut pas peintre réaliste, mais il sait que, pour traduire ses états d'âme, il lui est permis de se replacer au cœur des choses et de retrouver ainsi le point de départ du sentiment, ce sentiment que réclame toujours le poème sous peine de n'exister pas. Voici donc le plateau, le paysage de Nods, à mi-chemin entre La Neuveville des plaines et le sommet du Chasseral. Les hivers sont longs et lents là-haut, à l'écart des foules. Même les optimistes, au milieu de cette neige qui n'en finit pas, arrivent à désespérer.

M. Hughes Richard, loin de s'amuser à l'optimisme, appartient plutôt, et de nature, à la cohorte des pessimistes amoureux de la mélancolie. Pour mieux résister à l'envoûtement facile (car la tristesse peut être aussi une mode bien portée), l'auteur de la **Vie lente** (Editions de la Prévôté, Moutier), s'est laissé et se laisse pénétrer par l'atmosphère environnante ; il se sent comme imbibé de l'air du temps ; il vit au rythme lent des objets et des saisons. Il devient « le ralenti », si l'on me permet de masculiniser pour lui le personna-

ge d'Henri Michaux. Va-t-il alors s'endormir du bon sommeil des végétaux et des marmottes ?

C'est l'heure bénie du poète, l'heure de la transposition d'autant plus facile que Hughes Richard possède le don d'observation et qu'il adore les détails les plus infimes. L'imagination accourt à son secours et il ressent la volonté farouche de surmonter son ennui et d'exorciser les choses et les événements par le chant. Un goût de l'image originale, le sens du rythme prosodique, une fantaisie débridée à l'occasion, lui valent souvent de belles réussites poétiques, qui font oublier un certain prosaïsme.

Maître de la prosodie classique et romantique aussi bien que de la méthode surréaliste, Richard ne méprise ni l'une ni l'autre, quoiqu'il penche plutôt pour un vers libéré et libre. Il ne rougit pas de donner un sens à l'image et son réalisme foncier, doublé de son expérience de la terre à chanter, lui fournit des tirades de belle venue. Il sait, à la manière des poètes-chansonniers, que l'assonance augmente l'effet du poème et il ne craint pas d'enrichir celle-ci jusqu'à la hausser au niveau de la rime fantasque :

«Coude du désespoir
Voici monter le soir
Sur un écho d'enfance
L'araignée du silence
Visages oubliés
Paroles répétées
Une idée pousse une porte
Nature morte»

Sa fantaisie semble œuvrer au hasard et pourtant elle nous place au centre des choses, sur un plateau désert menacé d'un long hiver :

«Trois maisons lentes à vieillir
Où personne ne respire
Sous ce ciel sans autre horizon
Que son cœur nu à dévêtir...
Lorsque la neige va venir»

Hughes Richard aime son pays natal, en dépit et peut-être à cause de sa monotonie :

«Pays de vieux chemins, pays de vieux soucis. Plus loin que les voix tues — ce sera toujours le vent !

« Poète, quand tu auras mal d'écouter la chute avare du sang, ne verrouille pas ta porte ! Au bout de tant d'hivers n'y a-t-il pas cette contrée promise à la graine obscure ? »

Richard réussit mieux encore dans le poème régulier ou quasi régulier, ce qui prouve la vanité des disputes de forme dont on nous a rassasiés depuis quelque trente années. Qu'il chante son amour ou sa terre, il crée des symboles d'un pittoresque et d'une justesse qui émeuvent et frappent :

«Le temps va je vis sans feu
Je vis si mal sans tes yeux
Sans tes mains je ne sais quoi toucher
Et pourtant ai-je su te fêter ?
Tout ce qui brûle dans l'attente
Ne laisse qu'inhumaines cendres
A parler seul pour nous défendre
J'oublie souvent que je t'invente...»

Pour ajouter à la richesse, déjà si réelle, du volume, le peintre Jean-François Comment a illustré l'œuvre à sa façon. Le poème et la couleur chantent ainsi d'une voix plurielle.

* * *

Suisse de France, ou, plutôt, Français du Jura, M. André Bouduban est du peuple et vit dans le peuple. S'il se regarde vivre, il regarde aussi vivre les autres. Il souffre, il chante et pleure tour à tour. Sa *Croisade solitaire* (Editions des Marches, Guebwiller), n'est pas refus de vivre : elle se veut approfondissement au gré des événements et des hasards. Cet autodidacte s'est vu jeté par l'existence en pleine administration, avec ce que ce mot comporte de mécanisme, de prosaïsme, de petitesse sociale, d'absence d'intériorité. Dans toutes les administrations du monde, on ne goûte guère les rêveurs et les poètes.

André Bouduban pourrait se venger et geindre du matin au soir. S'il se révolte parfois, il a soin de dépasser son milieu et de donner à son poème une mesure humaine, universelle. Il devient alors la voix qui crie, qui maudit, mais qui sait exalter et de belle façon. Il pratique la liberté du vers sans tomber dans le prosaïsme. C'est à cela que l'on reconnaît le poète. Accoutumé aux marches diurnes et nocturnes à travers la nature, dont il écoute les silences, Bouduban découvre tout à coup la vraie et profonde poésie du monde :

« On n'est jamais seul
quand on marche dans le printemps
parmi les chants d'oiseaux
les larges espaces duvetés de brume...
On ne sera jamais seul
tant que la poésie fortifiera nos rêves
que nos désirs surprendront la routine

de leurs brûlures exacerbées
que des hommes imprégnés de justice
marcheront fièrement dans le printemps. »

Bouduban croit à la poésie vivante et il l'honore. Parfois, son appel retentit, tragique, prêt aux révoltes sociales mais en vue de la paix sociale.

* * *

Comment juger *Les Cahiers de Mélusine*, cette œuvre étrange, tragique, émouvante, que Paul-Albert Cuttat a composée et éditée lui-même, en un seul volume ? La photographie s'y joint à la calligraphie pour former un tout d'un effet unique. Est-ce encore un livre ou faut-il parler d'art surtout ? Le thème est familial et tire ses sources de multiples drames domestiques, qui nous rendent difficile l'acte de la critique. Mais Paul-Albert Cuttat domine ses désespoirs, décante sa dure expérience et en tire des accents à la résonance universelle :

«C'est peut-être ma tâche
d'amener sur la terre
la vraie part de lumière
qui donne à l'espérance
ses premières
couleurs...
et je deviens la source
qui donne au jour un autre
jour et chante un chant
léger à tous ceux qui ont
Soif...»

L'auteur, frappé à mort, reprend quand même sa marche sur la terre, quoique marqué pour jamais :

«Posthume chez les vivants et vivant près des morts,
Comme un astre aliéné, fou de mélancolie,
Je vais parmi les hommes sans savoir où aller
et sans plus rien comprendre, je répète sans cesse
Ce qu'un ange en chômage glissa dans mon oreille :
«Je vois, mais celui qui me guide est aveugle.»

* * *

Tout jeune homme bien né se sent poète à dix-huit ans. C'est l'heure des adieux à l'enfance, c'est l'appel de la vie qui se confond alors avec l'amour et la tristesse sans désespoir. Faut-il chanter tout de suite sa peine et son enthousiasme, faut-il laisser son vin se décanter ? L'un et l'autre sont possibles. La Radio, il est vrai, crée de plus en plus une mode, la mode des chansons dites par

des jeunes, des tout jeunes. Pourquoi ne pas publier alors ?

Denis Surdez a répondu à ma question en faisant éditer une charmante plaquette de vers, **Prélude**. Comme l'indique son maître, Serge Berlincourt, dans une préface aimable, il y a là « une graine de poète ». Surdez possède, en effet, le sens du rythme et le goût de l'image fraîche et naïve. Adolescent, il chante évidemment son amour, un amour triste et beau, et si pur, même à l'heure des audaces verbales. Il fait des vœux et s'abandonne aux rêves :

«J'ai fait bouquet des feuilles mortes
Pour les offrir à ton absence
Mais le vent souffle et que m'importe
S'il me les prend dans sa romance»

Vers délicats, habiles et, je crois, sincères. Denis Surdez, toutefois, monte plus haut quand il sacrifie à la chanson. La deuxième partie de **Prélude** trahit une influence directe de Brassens et de quelques autres. L'auteur n'en sauve pas moins sa propre originalité :

«Un corps qui passe et qui me frôle
Un corps qui passe et c'est demain
Yeux égarés sur des épaules
Yeux perdus sur des doigts fins»

Cela sonne bien, n'est-il pas vrai ?

* * *

La critique ne relève pas, en général, de la précocité. Il y faut une érudition sûre, une maturité d'esprit qui prépare aux solides analyses, l'art de dominer un sujet qui s'apprend patiemment. A qualités égales, le jeune homme y perd, y sacrifie du moins, cette naïveté spontanée ou voulue qui, à part une ou deux exceptions par siècle, ne fait guère que les poétereaux. En revanche, il y gagne un approfondissement des sentiments et des idées qui l'amène tout naturellement au pays des grands maîtres. Admirable point de départ pour la chère aventure littéraire !

M. André Allemand s'est voulu d'abord philosophe, obéissant ainsi à la mode d'aujourd'hui. Lentement, il s'est accoutumé à l'analyse des idées, des textes, des existences. Il a visé haut, puisqu'il a visé Balzac, le créateur par excellence. Et voici que les résultats apparaissent. Une vaste thèse va sortir de presse, cet automne. En attendant, M. Allemand publie chez Plon (Paris), dans la collection dirigée par G.-H. de Radkowski et intitulée : **La recherche de l'absolu**, une étude consacrée à son dieu : **Honoré de Balzac. Création et passion**. C'est là une monographie facile, sans prétention mais d'autant plus sérieuse.

Ecrive en un style direct, élégant, sans vaines fioritures, elle se lit avec intérêt et plaisir. On sent que l'auteur se promène à son aise dans le monde de la psychanalyse et de la psychologie individuelle et sociale. Le lecteur a l'impression de se trouver en bonne compagnie fraternelle, même à l'heure des discussions philosophiques et savantes. Quel hommage plus flatteur pourrait-il rendre à André Allemand ?

Selon la méthode chère à Sainte-Beuve, mais conformément aux normes actuelles, Allemand fait le siège des Balzac, père, mère, sœurs et frère, avant de porter son attention sur le romancier lui-même. Bernard-François, le père, apparaît dans une demi-légende, vieillard tenace, de fort tempérament, fantasque aussi. D'un égoïsme foncier, il possédait l'art de s'occuper de sa santé et d'établir des théories plus ou moins fumeuses, n'hésitant pas, à l'occasion, à remonter aux Chinois. Il se maria à cinquante et un ans avec une jeune Parisienne de dix-neuf années à peine. Comme Zola, comme Baudelaire, Balzac est donc le fruit d'un mariage mal assorti. La mère, d'une nervosité malade et bourgeoise cent pour cent, ne contribua guère au développement d'une vie de famille normale. Elle ne semble pas avoir aimé beaucoup son fils aîné. Le frère et les sœurs eurent leur part d'héritage chargée. Tout cela explique, en partie, le désaccord initial et fondamental dont souffrit le jeune Balzac. A l'âge où tant d'autres jouissent des avantages d'une existence sentimentale équilibrée, Balzac s'ennuyait dans les pensionnats et collèges. Il prit la réalité en grippe.

André Allemand écrit de fortes pages sur cette misère de l'enfant. Il démontre, textes et preuves en main, que Balzac voulut d'abord se libérer par la fantaisie. Ses premiers personnages de roman méritent à peine ce nom. Balzac comprit alors, après d'amères expériences commerciales, qu'il lui fallait changer de méthode. Il partit de la dure réalité, imprima à celle-ci une transposition et une unité à sa façon, conformes à ses exigences personnelles. Il créa la «Comédie humaine», où les personnes inventées sont plus vraies que nature. Tous les critiques ont reconnu cela dans le passé déjà. En ces jours de psychanalyse à la mode, les essayistes modernes établissent des théories «mirobolantes» pour expliquer le phénomène Balzac. Ils analysent, décomposent, recomposent et arrivent, somme toute, aux vieux résultats. Les écrivains réalistes et naturalistes, tous pessimistes, ont détesté la réalité. Pour s'en débarrasser, ils l'ont transformée selon leur génie propre, Balzac en tête. Voilà le vrai réalisme ; le reste n'est que caricature arrangée pour le besoin de la cause.

André Allemand donne un peu dans ce travers à la mode. Il le fait avec mesure et voilà pourquoi son petit livre plaît ! Dressée au milieu de l'innombrable littérature consacrée à Balzac

depuis plus d'un siècle, l'œuvre d'André Allemand semble apporter encore de l'inédit, ne serait-ce que cette manière si peu pédante de dire des vérités essentielles.

* * *

Philosophie, poésie, critique, essai, il y a de tout cela et bien plus dans l'**Anthologie jurassienne**, qui vient de paraître en deux gros volumes, à la «Bibliothèque jurassienne» de Delémont, mais au nom de la Société jurassienne d'Emulation. Voulu et conçu par M. P.-O. Walzer, lancée conjointement par l'Institut jurassien et la dite Société d'Emulation, l'**Anthologie jurassienne** devait être, l'année de l'Exposition nationale de Lausanne, et est aujourd'hui, dans «l'affirmation de la présence du Jura sur le plan de la culture romande et française». Si nous ajoutons qu'un chapitre se voit réservé au district de Laufon, de langue germanique, nous pourrions bien conclure que cette anthologie affirme aussi la réalité historique d'un pays indépendant: l'Evêché de Bâle. Admirablement prises en main par M. le Recteur Widmer, secrétaire général de l'Emulation, l'impression et la diffusion de ces deux volumes sont allées et vont bon train. De partout, les éloges fusent.

Le premier livre honore le passé, le deuxième le présent et même l'avenir, puisque des pages sont réservées à des jeunes qui ont peu produit mais qui produiront. Voilà la relève assurée. Plus de trente collaborateurs ont œuvré selon leurs goûts et leurs tendances. Les uns pensent plutôt international, d'autres national et d'autres enfin local. Tous, impartiaux, s'inclinent devant les faits et les œuvres. Ils ont donc droit aux félicitations. Tenace, implacable, M. Walzer a voulu donner quand même au tout une sorte d'unité et d'harmonie. Il a réussi honnêtement. Quant aux illustrations, si nombreuses et mises au point avec tant de goût par M. Paul-Albert Cuttat, elles contribuent à faire de ces deux volumes une merveille de l'édition. Pas de voix discordante à ce sujet!

Il est agréable d'apprendre que le plus ancien texte français publié en Suisse romande le fut chez nous, à Buix; que le premier livre imprimé en Suisse le fut par un Jurassien, de Laufon. Nous eûmes des trouvères, pour parler à la manière des familles fières de leurs richesses. Et que n'eûmes-nous pas ?...

Des hommes de théâtre, des théologiens, un archevêque, des poètes, des romanciers, des hommes politiques, des juristes, des historiens, des savants, et dès le douzième siècle. Voilà pour le premier volume. Le vingtième siècle voit une renaissance. — M. Walzer pencherait plutôt pour une naissance, — de la littérature et de la pensée jurassiennes. Amoureux des définitions-types et des cloisons on dirait étanches, M. Walzer a tendance à faire tout

partir de Werner Renfer, ce qui est vrai en ce qui touche l'enthousiasme pour le surréalisme et ses dérivés, ce qui peut être sujet à caution pour la vocation littéraire et scientifique en général de notre coin de terre. Nous en parlons en toute tranquillité, puisqu'il nous fut donné de consacrer des articles à Renfer de son vivant. En réalité, un souffle neuf passait sur notre pays, comme sur toute la Suisse romande, depuis les années Vingt, alors que Ramuz luttait encore pour se frayer un chemin en Suisse. Ce souffle, d'ailleurs, opérait avec excès, selon la coutume de la province toujours disposée à aller d'une exagération à l'autre. C'est que, en province, — la Suisse est une province, — la tradition trouve des appuis solides, si solides qu'il faut un peu de violence pour l'ébranler. Trêve de discussion : les œuvres sont là.

Elles relèvent de la poésie, du roman, de l'essai, de la littérature, de la critique, de l'histoire, du droit, de la science, de la philosophie, de l'économie politique, de la théologie, de tout. Elles attestent un prodigieux élan, si l'on songe aux dimensions plutôt restreintes de notre Jura. Elles proclament que cette terre-là — la nôtre, — existe et existe bien, d'autant plus que le compte ici présenté ne se veut pas exhaustif. Tel médecin, auteur de plusieurs études importantes, aurait pu figurer au palmarès. Pour ma part, il m'aurait plu d'y voir aussi Pierre Deslandes, Neuchâtelois et Vaudois, mais si fier de son origine jurassienne, de ces gorges d'Undervelier où ses aïeux s'en vinrent de France respirer le bon air de chez nous.

Par son étymologie, une anthologie se veut choix du meilleur et une sorte de mise en exergue. Elle repose sur des jugements de valeur plus que sur des jugements d'existence. Elle dépend donc du goût et des tendances de son ou de ses auteurs. Fatalement, quand il s'agit d'une anthologie consacrée à une vaste littérature, elle s'avère provisoire et caduque. Elle favorise plus les poètes que les romanciers, plus les auteurs au souffle court que les forces de la nature. Un Balzac, un Hugo, n'ont rien à espérer d'une anthologie. En revanche, l'anthologie met au service du public, qu'elle éduque, des textes choisis et bien choisis. Elle les fait aimer et, par contrecoup, elle augmente les fervents de la littérature et de la science. Elle agit un peu à la façon de la Radio et de la Télévision qui, forcées d'intéresser un public nombreux, varié, souvent peu intellectuel, mettent l'accent plus sur la chanson que sur la grande poésie, plus sur une belle voix et un beau visage que sur le front large d'un philosophe. Le résultat n'en est pas moins positif, d'un positif réjouissant.

L'Anthologie jurassienne, en dépit de ses deux gros volumes, n'a point la prétention de représenter une vaste littérature. Consa-

crée au Jura et à son peuple, qui lutte depuis toujours et singulièrement aujourd'hui pour affirmer et protéger son originalité, elle démontre l'existence d'une réalité féconde, riche de passé, de présent et déjà de futur. Elle se veut et elle est acte de foi et de ferveur magnifique.

Charles Beuchat

SCIENCES

